

Peut-être pourriez-vous vous présenter brièvement, c'est-à-dire nous donner votre nom, ainsi que vos date et lieu de naissance.

Krack Metty, né à Heiderscheid le 23 mai 1928. J'étais l'aîné de 4 enfants. Nous avions 4 chevaux et étions pratiquement la seule ferme à en avoir 4. Nous avions un troupeau de moutons, entre 100 et 120 bêtes. Au printemps, ils étaient tous tondus. Nous avions un berger et une bergerie entre Heiderscheid et Kehmen. Le berger y passait la nuit dans sa petite cabane. Le midi, il rentrait à la maison avec les chiens, où un repas les attendait. Deux ouvriers agricoles nous prêtaient main-forte pour la traite des vaches, l'entretien des étables et le travail des champs. Au printemps, nous allions aux taillis de chêne avec mon père et mon oncle. Nous emportions avec nous de la soupe, des pommes de terre et de la viande. Mon père entaillait les troncs de haut en bas, et je détachais des bandes qui servaient à faire des fouets. Je travaillais au niveau de la souche, sur laquelle étaient fixés un anneau et des clous. Je nettoyais les bandes, puis les aplatisais en leur donnant de petits coups. Ensuite, nous les rassemblions en tas et en faisons des fagots. Après les avoir aplaties, on rassemblait les bandes qui avaient la longueur d'un fouet. C'était les petits fagots. Les gros fagots étaient transportés à Ettelbruck. Pour cela, nous partions avec 2 chevaux à la gare.

Quelle était la situation à l'école pendant la guerre, qu'est-ce qui était différent par rapport à avant ?

En classe de 6^e, nous allions à l'école professionnelle. Pour cela, nous devions nous rendre à Esch-sur-Sûre à pied. À l'époque, alors qu'il n'y avait plus de tabac, nous étions rationnés. Tous ceux qui étaient plus âgés, c'est-à-dire mes parents, mon oncle et ma tante, avaient une carte de tabac. Aucun d'eux ne fumait. De ce fait, j'avais 4 cartes en ma possession. Pendant notre trajet à pied – nous étions généralement six – nous fumions tous. Ces cartes étaient rares et très recherchées. Après l'école élémentaire, comme nous étions membres des Jeunesses hitlériennes, nous n'avions pas le droit d'aller au lycée. Mon père m'a donc envoyé au Lycée agricole d'Ettelbruck. Je recevais également des leçons privées de français.

Avez-vous souvenir de 1944, lorsque la bataille des Ardennes a commencé ?

Je m'en souviens encore très bien. À l'époque, j'étais en secondaire. Le vendredi, nous avons été voir les Américains au Herrenberg, où ils avaient leurs plus gros canons. Le samedi, nous avons un test de géographie. Le vendredi soir, nous étions auprès des Américains et n'avions pas beaucoup étudié. Philippe Theis, avec qui je partageais une chambre à Diekirch, était avec moi. Quand nous sommes arrivés à l'école à 8 h, le directeur nous a dit de revenir à 10 h. À 10 h, nous avons pris nos vélos pour rendre visite à ma cousine Martha Flammang d'Eschdorf à l'internat de jeunes filles, puis pour aller à Heiderscheid. Là-bas, il y avait pas mal de chars américains. Nous sommes rentrés à la maison et là, des habitants de Dahl, Nocher, Hosingen ont commencé à affluer à bord de carrioles et nous ont prévenus que les Allemands étaient là. Ces personnes s'enfuyaient vers le sud. J'ai dit à mon père qu'aucun Allemand ne viendrait chez nous tant que les chars américains seraient présents. Lorsque nous sommes sortis de la messe le dimanche, le village était rempli de carrioles qui se dirigeaient vers le sud. Ils venaient tous des villages de l'autre côté de la Sûre. Le front se trouvait en bord de Sûre. Les Allemands avaient fait sauter les ponts à Heiderscheidergrund et à Tadler. Les Américains étaient au village. Lorsque les Allemands ont attaqué, mon père a également attelé les chevaux et nous sommes partis – mes parents, mon oncle Charles, ma tante Bebbly et nous, les 4 enfants : mon frère Mich, mes sœurs Ketty et Margréit, et moi. Ma famille avait aussi adopté 2 enfants de mon oncle Jemp. Leur mère étant malade, nous avons accueilli Odette et Thérèse chez nous. Nous avons tous grimpé dans le véhicule et j'ai dit à mon père de se diriger vers la Belgique, car ils avaient une armée à la frontière. Nous avons donc pris cette direction. Une fois passé Grevels, ma

mère a suggéré que nous restions là où nous étions. Sur ce, nous sommes allés à Wahl, où les véhicules abondaient également. Plus loin, nous avons aperçu une grande ferme. Nous nous sommes arrêtés, et la femme nous a accueillis. Elle nous a proposé une chambre et le lendemain, j'ai dit à mon père qu'il fallait que quelqu'un rentre à la maison pour nourrir les cochons, les vaches et les moutons. J'ai donc repris la direction de Heiderscheid avec le fils de nos voisins, Marcel, qui était un peu plus âgé, mais qui n'avait pas été enrôlé en raison d'un handicap. Nous avons évité la route, faute de savoir s'il s'agissait d'Allemands ou d'Américains dans les véhicules. Nous avons pris les chemins de campagne. Nous sommes allés à Merscheid et de là, nous avons pris le chemin qui mène à Heiderscheid. Sur notre trajet, nous avons rencontré des miliciens, fusils à l'épaule. « Les Allemands sont au village. » Nous avons répondu qu'ils ne nous attraperaient pas, que nous nous faulifierions par l'arrière, là où personne ne pourrait nous voir. Quelque part sur un coteau, un char ou un véhicule de reconnaissance allemand avait déjà été abattu. Nous avons continué à marcher, et le fils des voisins s'est précipité dans l'étable. Nous sommes entrés par la porte de derrière. La milice que nous avons croisée nous avait prévenus que les Allemands prendraient aussi des garçons de notre âge. Nous avons répondu qu'ils ne nous trouveraient pas. Une fois à l'intérieur, Marcel a donné du foin aux vaches, et je suis entré dans la maison pour réchauffer le lait des bidons pour les cochons. J'ai fait du feu, et tout à coup, j'ai entendu du bruit dans la cour et j'ai couru au grenier. J'ai pensé que je risquais de ne plus pouvoir sortir de la cave, alors j'ai choisi le grenier. Il surplombait en partie la porte de la porcherie, à l'avant. C'est alors que j'ai aperçu deux Allemands armés d'une mitraillette et d'autres soldats. Ils ont fait le tour des pièces. Ils ont emporté des draps de lit pour se camoufler. C'était l'hiver, et il avait neigé. La première chose qu'ils ont faite a été d'ouvrir le garde-manger situé à côté de l'escalier et d'y prendre les saucissons et le lard. L'un d'eux a alors appelé les autres pour boire du café. Les voisins, c'est-à-dire les parents de Marcel, étaient restés chez eux. Nous étions tous partis. Ils avaient fait du café. Les maisons étaient accolées l'une à l'autre. Les Allemands ont donc quitté notre maison. Je ne pouvais pas redescendre, au risque qu'ils me voient. J'ai regardé par la lucarne et j'ai vu que la cour de la maison voisine était également remplie d'Allemands. Je me suis dit que s'ils m'apercevaient, ils me tireraient dessus. Je suis sorti par la fenêtre et j'ai glissé dans la gouttière, car il y avait du verglas. J'ai longé la gouttière jusqu'à la maison voisine. Une grange en tôle se trouvait à l'extrémité de la gouttière. J'ai sauté sur le toit de la grange, puis du toit sur le sol. Je suis entré dans la grange du voisin. Marcel était déjà là, et nous nous sommes cachés dans une botte de foin. Des coups de feu ont ensuite retenti. Les Allemands venaient de Goesdorf, d'où ils tiraient en direction de Heiderscheid. Ils ont attaqué avec un ou 2-3 chars d'assaut à partir de Bourscheid. Il s'agissait de chars Tigre. C'est alors que la botte de foin a pris feu. Puis la maison aussi. Nous avons rampé depuis la grange jusqu'à la cave. Le char a tiré entre 2 trappes, et les fenêtres ont sauté. Nous sommes sortis et avons vu la grange en feu. Le char avait également pris feu, car les Américains l'avaient bombardé au lance-roquettes. Les Allemands ont quitté le char à reculons, et l'un d'eux est resté couché. Il était à l'arrière du char et plus tard – il était complètement recouvert de neige – un fermier plus âgé dont je tairai le nom est venu et a aperçu une botte. Il a essayé de prendre la botte, mais il n'y est pas parvenu. Il a donc tiré plus fort, puis la jambe est apparue. Ce fermier n'avait ni chevaux, ni vaches, ni bœufs, mais seulement des chèvres. Après avoir quitté la grange en feu, nous avons détaché les vaches du voisin et les avons conduites dans notre hangar. C'est là que nous avons continué de les nourrir par après. Ensuite, nous avons entrepris d'éteindre le feu. Il n'y avait plus beaucoup d'habitants dans le village, mais nous avons tout de même pu en trouver quelques-uns pour nous aider. Le commandant nous avait autorisés à utiliser la lance à eau. Nous l'avons raccordée au puits de notre cour et avons commencé à pomper. C'est alors qu'un obus est tombé sur le pignon, ce qui a fait fuir tout le monde et mis fin à l'opération d'extinction. Notre maison a également pris feu, nous ne pouvions plus y faire grand-chose. Nous nous sommes réfugiés dans l'étable, où nous avons également dû passer la nuit. Le lendemain, nous avons dormi au bas du village. C'est là que

vivaient ma tante et mon oncle. Ils nous ont donné à chacun une chambre. Nous avons toutefois dormi dans la cave, sur des pommes de terre recouvertes de paille. Tous ceux qui étaient restés au village, soit une douzaine d'habitants, y étaient logés. Les Américains avaient pris leurs quartiers dans la maison : la cuisine, la salle à manger, le débarras et le salon. Le chemin menant à l'étable bifurquait vers la cave. Un journalier et un ouvrier agricole ne se rendaient jamais à la cave. Le chapelet y était récité jusqu'à ce que tout le monde s'endorme. Ils étaient tous deux couchés dans le couloir. Mais une fois qu'un obus est tombé dans la cour, ils n'ont fait ni une ni deux, et sont venus dans la cave. Les Américains étaient en haut, mais nous avions le vin dans la cave. Il se trouvait sous les pommes de terre. Une fois, nous sommes montés à l'étage et leur avons amené du vin. Ils n'en croyaient pas leurs yeux ! En échange d'une bouteille de vin, ils nous donnaient p. ex. du chocolat ou du chewing-gum et des bonbons. C'était chouette. De l'autre côté de la Sûre, les Allemands occupaient le territoire jusqu'à Goesdorf et Nocher. Ils visaient Heiderscheid. Mais uniquement lorsque le soleil ne brillait pas. Dès que le soleil brillait, les avions étaient à nouveau présents dans les airs. Ils auraient révélé leur position s'ils avaient tiré. La première chose que les avions ont bombardée, c'étaient les clochers. C'est là qu'était posté l'observateur de l'artillerie. Les Américains avaient installé leur artillerie sur la route d'Ettelbruck à Feulen en direction de Heiderscheidergrund. Quand les Allemands tiraient une fois, ils tiraient 40 fois. C'est la raison pour laquelle les Allemands ne tiraient pas si souvent. Ils visaient toujours le haut du village. Aucun obus n'est tombé dans la partie basse. Les Américains y amenaient les morts et les recouvraient. Les ambulances venaient ensuite les récupérer. Le dernier obus est tombé le 31 et est venu s'écraser sur le pignon de la maison des Hengen. L'Américain, qui était assis là dans la cuisine, a reçu un éclat d'obus et en est mort.

Avez-vous souvenir de la reconstruction des villages ? Comment les choses se sont-elles passées lorsque votre famille est revenue à Heiderscheid ? À quoi le village ressemblait-il et comment a-t-il été reconstruit ?

Dans la partie haute du village, certaines maisons avaient brûlé, et beaucoup avaient été bombardées. Il y avait des tas de sable et de gravier dans notre cour, et les ouvriers chargés de reconstruire les maisons venaient chercher du sable chez nous. Notre maison a été reconstruite.

Une fois la guerre terminée, vous avez tiré avec les armes que vous avez trouvées. C'était sûrement dangereux. Quels souvenirs en gardez-vous ?

C'était en effet assez dangereux. Nous avions 15-16 ans, et chacun d'entre nous avait un fusil. Nous avons trouvé des carabines qu'il fallait charger après chaque tir. Nous avons aussi trouvé une mitraillette chargée de 10 cartouches. Nous allions dans les champs avec ces armes et tirions sur les poteaux électriques en visant les boules auxquelles les fils étaient attachés. J'avais trouvé un sac à dos dans notre cour, il renfermait un pistolet. Un D38. C'était une arme rare. Pour ne pas m'attirer d'ennuis, j'ai jeté le sac à dos dans notre batteuse. Quand les Américains m'ont interrogé quant au sac à dos, j'ai répondu que les Allemands l'avaient sûrement pris. Ils m'ont laissé tranquille. Il y avait un dépôt de munitions entre Eschdorf et Merscheid, et aussi à Heiderscheid vers Kehmen. C'est là que nous avons récupéré des munitions. Nous nous sommes également exercés à tirer sur des mines. Notre berger, qui était plus jeune que moi, tirait à côté des moutons sur des mines qu'il avait placées sur la route. Il y en avait partout. Lorsqu'il touchait sa cible, elles explosaient. Nous nous y sommes aussi essayés, mais pas si souvent.